

# De Mars à Brocéliande

## Le nouveau mythe

**C**E fut amusant pendant quelque temps, ce carrousel de vaisselle volante... Mais il est bien connu que les histoires sont d'autant meilleures qu'elles sont plus courtes. Et pour être devenue universelle et quotidienne, l'affaire a beaucoup perdu de sa saveur. Parce qu'ici notre métier nous interdit de l'ignorer, elle nous a maintenant saturé l'esprit de commentaires, de témoignages, de démentis, d'hypothèses. Elle nous fait, au long des jours, harceler de questions, subir la théorie « personnelle » du monsieur qui contrebate effrontément les prudents propos d'Ananoff ou d'Oberth. Elle nous jette au cœur d'une psychose dont nous sentons sur nous-mêmes la menace.

Parce que nous appartenons encore à la décroissante catégorie de « ceux-qui-n'ont-rien-vu », ne soyez pas tentés de croire que nous cherchons dans ces lignes l'exutoire d'une rancœur. Nous ne désirons pas tellement « en » voir avant que l'on sache, que l'on sache vraiment, si « elles sont et ce qu'elles sont ». Nous craignons trop de perdre en ce domaine une objectivité que nous tenons pour un bien fort précieux.

Mais voici que nous venons de découvrir, dans le fatras des informations sur « le mystère du siècle », une dépêche ainsi libellée :

« Une soucoupe s'est posée près d'Auxerre, le temps de laisser une trace sur la rosée... »

Une trace sur la rosée... Enfin une touche de poésie ! Egarée dans l'insipide et parfois terrifiant matérialisme qu'exige, semble-t-il, le sujet, cette note pastorale prend, par contraste, la vigueur d'une révélation.

Le mythe moderne, brodé sur le fragile canevas d'une probable réalité, est à base de machines et de montres. En ce milieu de vingtième siècle, le merveilleux n'a plus pour cadre la forêt de Brocéliande, ni les landes bretonnes. Il a émigré dans les espaces interstellaires.

Les personnages sont devenus des êtres difformes, des nabots claudicants et velus, des cyclopes chétifs...

Nous savons bien que les temps passés ont eu leurs mauvais génies et leurs sorcières. Lesquelles divaguent déjà dans le ciel, chevauchant un balai pour se rendre aux sabbats. Les véhicules ont changé, eux aussi...

Mais les temps passés avaient

par ailleurs, ils avaient surtout les enchanteurs et les fées, les lutins et les elfes. Et tout ce monde n'était que grâce, et bonté, et beauté. Les bois et les ruisseaux, les fleurs et les fontaines, les clairières baignées de clair de lune, tel était leur domaine.

La baguette de la fée changeait un crapaud en jeune prince superbe. Elle couvrait Cendrillon de splendides atours. Le « rayon vert » de la nouvelle mythologie, lui, paralyse à cent pas...

Dans le duel manichéen, dans la lutte multiséculaire entre « l'homme du dieu bon » et « l'homme des puissances ténébreuses », la féerie moderne n'a guère qu'un « Superman » yankee, un héros de « comics », à opposer à ces hordes de « Martiens » hideux. Piètre consolation...

Et, sans doute parce que le mythe contemporain est dépourvu d'âme, parce qu'il n'y a place pour aucun idéal dans la fantastique épopée qui se dessine, nous continuerons de préférer Chrestien de Troyes à Wells et les naïfs lais bretons aux romans de « science-fiction ». Nous souhaiterons toujours rencontrer la fée Viviane entourée de korrigans en ronde, plutôt que des « Martiens » en panne de rayons gamma.

En créant, voici huit ou neuf siècles, les êtres au pouvoir magique, l'homme transposait dans un univers de rêve, à travers sa dualité interne, son désir de voir triompher le Bien. Le vide affreux du merveilleux moderne nous inquiète bien plus que l'hallucinante perspective d'une guerre des mondes...  
Ed B.